

Amours impossibles

Philippe Van Ham
Janvier 2017

Amours impossibles

conte 0

Un petit oiseau, un petit poisson...

Tant de chants, de chansons, de textes, de poésies et de tableaux ou d'oeuvres de toutes sortes expriment si fréquemment un amour impossible.

Mais ne nous le cachons pas : la plupart de ces oeuvres et de ces chants sont, d'une certaine manière, des parades amoureuses.

En un mot comme en cent, le but est de séduire ou de décrire une séduction.

Et après séduire, il y a consommer.

Toutes les espèces animales font cela et c'est ce qui fait que l'espèce en question survit et existe.

C'est ainsi, il faut bien le dire et certes pas le regretter , que la plupart de ces oeuvres n'ont d'autre but final que la reproduction...

Toutes les odes à des beautés inaccessibles, aussi belles soient-elles, reviennent à parvenir à s'accoupler à un être dont nos sens ont repéré le caractère exceptionnel ou à tout le moins suffisamment particulier pour être éligible dans la grande foire aux échanges génétiques.

Même au niveau le plus proche d'accouplements sans grande fantaisie ni aspects plus abstraits, ce sont toujours les gènes qui mènent la danse.

La couche culturelle que l'on y ajoute plus ou moins pudiquement, les déclarations, les promesses, tout cela est un vêtement mis par nos cerveaux humains sur une pulsion qui pour être naturelle n'en est pas moins pour beaucoup difficile à admettre telle qu'elle.

Sommes-nous la seule espèce à pratiquer ces abstractions en la matière ? Impossible à dire sans être « derrière les yeux » de l'espèce en question. Nos plus proches amis comme les primates, les dauphins ou les éléphants seraient peut-être de bons interlocuteurs en cette matière mais ce n'est pas elle qui nous intéressera dans les contes qui suivent.

Car comme le dit la chanson, il y a « le petit oiseau et le petit poisson qui s'aimaient d'amour tendre »...

Dans cette petite phrase, il y a tout un univers où l'amour est tendre pour commencer. Et ne vise de manière évidente à aucune perpétuation d'espèce entre un petit poisson et un petit oiseau. C'est un univers où l'amour est, comme par définition, platonique.

Un monde où seul compte un élan plein d'émotion mais aussi de tendresse. Un monde compassionnel mais pas seulement. Un monde où l'amour existe indépendamment des espèces. Un monde qui accepte aussi, implicitement, que nous formions chacun d'entre nous une espèce à soi tout seul.

Il y a des cas inventés, des cas possibles sans doute, mais tant de situations qui donnent à rêver et n'est-ce pas la propriété principale des contes ?

Rêvons donc ensemble d'amours impossibles et pourtant si belles et si instructives.

Amours impossibles

conte 1

Les chiens et les chats

On dit souvent que certains s'entendent comme « chiens et chats ». Et cela signifie le plus souvent une mésentente totale et irréductible.

On dit aussi que « les chiens ne font pas des chats » pour signifier une sorte de filiation tantôt génétique, tantôt culturelle.

Ce qu'on ne dit pas c'est l'affection immense qu'un chien et un chat peuvent éprouver l'un pour l'autre. On en a pourtant décrit de ces chiens qui couvaient littéralement un chaton. De ces chats qui protégeaient un chiot.

Bien sûr, vous allez penser que ces relations affectueuses ne durent que le temps de la prime enfance du petit rescapé. Pourtant ce sont souvent des amitiés qui au contraire se poursuivent dans l'âge adulte. Enfin parfois...

Zi et Log s'étaient côtoyés des années avant que quelqu'un comprenne ce qui les attirait l'une vers l'autre.

Zi était une chatte toute menue, écaille de tortue donc tricolore, et d'un caractère que l'on pouvait sans conteste qualifier « d'affirmé ».

Log était l'un de ces chiens du nord, un Husky au museau long et aux yeux comme deux fentes horizontales. C'était un taiseux, il aboyait peu ou pas, il grognait encore moins.

Pourtant ces deux-là faisaient partie de l'environnement d'un humain qui les aimait bien mais qui, en fait, ne comprenait pas ce qui en faisait un couple aussi bizarre que soudé.

Les promenades consistaient toujours en un « portage » de Zi

jusqu'à une clairière ou un lieu d'où l'humain qu'on appelle aussi parfois improprement le « maître », se sentait suffisamment sûr de récupérer ses deux amis.

Car, incontestablement, Zi et Log étaient ses amis comme il était le leur à sa manière d'humain. Ah, ces transferts...

Mais Zi adorait Log sans pouvoir le lui exprimer autrement que par des ronronnements le soir dans son panier, ronronnements auxquels Log ne comprenait d'ailleurs pas grand chose car lui était beaucoup plus sensible au goût de Zi pour la chaleur et à son poil luisant et doux ainsi qu'à son odeur dont elle-même n'avait pas conscience.

Log aimait Zi pour sa souplesse et son talent à sauter très haut presque sans élan.

Lui, il avait la masse et la force.

C'est d'ailleurs ce que Zi appréciait fort, ce pouvoir de courir si vite et si longtemps sans être apparemment fatigué. Elle rêvait de courses éperdues avec le vent qui lui caresserait le corps et lui se demandait comment emmener son amie dans ces longues randonnées dont il était si friand.

Vous aurez compris que ces deux êtres, Zi et Log, avaient l'une pour l'autre des sentiments assez forts. Ils ne se complaisaient qu'ensemble et pourtant Log ne pouvait s'empêcher de piquer des galops endiablés. Zi attendait son retour et les choses qu'il ramenait dans ses poils et qui sentaient si bon !

Et Zi aimait tant grimper sur un mur ou en descendre d'un seul bond comme par magie. Log restait en bas et la regardait avec admiration. Il était un être de l'horizontale et elle de la verticale. En plus Chatte et Chien... Comment vivre un tel amour ?

On considère, à juste titre, les humains comme plutôt empotés pour tout ce qui touche aux émotions en général et à l'amour en particulier.

Pourtant leur « maître » à tous deux eut un jour comme une illumination !

A force de les observer, il jaillit de sa cervelle une idée à la fois pratique et complètement invraisemblable. C'est d'ailleurs aussi une des propriétés des cervelles dont sont munis certains parmi les humains. Nous ne nous étendrons donc pas là-dessus.

Donc ce « maître » fit confectionner une sorte de selle faite d'un cuir épais que grâce à des lanières on pouvait fixer sur les épaules de Log. Ce n'était pas une selle bien entendu mais un revêtement épais couvrant les antérieurs et une partie du dos de Log.

Lors d'une promenade en mode classique, l'humain revêtit Log de cette espèce de « selle » et... Zi comprit tout de suite !

Elle sauta sur le dos de Log et incrusta ses griffes dans ce cuir épais ! Log ne se rebiffa nullement, lui aussi avait compris !

Log partit dans une course de plus en plus rapide avec des virages de plus en plus courts pendant que Zi prenait de l'assurance sur cette monture assez inhabituelle. Ses griffes bien que petites tenaient bon et elle couchait ses oreilles et réduisait ses yeux à deux fentes étroites. Car le vent de la course était pour elle une nouveauté.

C'était un vrai bonheur !

Log était ravi d'avoir sur son dos sa meilleure amie pour ne pas dire l'amour de sa vie. Il l'avait entourée, il l'avait humée, il l'avait léchée même parfois, mais jamais, il n'avait pu la porter !

Et Zi qui s'était si souvent pelotonnée entre les pattes si imposantes de son ami, pour ne pas dire de son amant de coeur, elle qui l'avait tout autant humé, griffé, regardé de ses yeux

vert et gris, elle qui l'avait instruit de son répertoire musical de ronronnements si variés et si complexes qu'ils confinent à un langage. Elle le chevauchait et le surmontait d'une hauteur d'épaule ! Quel bonheur ! Impossible cet amour ? A voir...

Amours impossibles

conte 2

Le Sultan, l'Inconnue et le Chanteur

Nous sommes vous et moi à Syracuse...

La Sicile s'étend sur le Nord-Ouest. A l'est il y a le port, la mer bleue et comme infinie, derrière il y a la ville puis le palais du Sultan et enfin bien loin au nord, le volcan, l'Etna et ses fumerolles.

Au-dessus un ciel comme un dais bleu parsemé de petits nuages blancs. Tantôt, ce seront les étoiles et les constellations qui brilleront comme ces pierres précieuses qu'on voit chez les marchands de bijoux.

Les marchés se clôturent et les étals sont en voie de se fermer eux aussi. Cela sent les épices, surtout le poivre et la cannelle, le poisson séché, la saumure, le cuir et les fragrances plus entêtantes des chevaux et des animaux de bat.

Le soleil est en train de se poser sur les montagnes et l'heure douce succède à la chaleur du jour. Les fleurs envoient leurs messages à la légère brise de mer.

Il y a aussi cet homme sur son cheval qui va au pas de par la ville et monte vers les murailles du palais.

L'homme est un vénitien et il chante tout en avançant avec sa monture.

La région est sous la domination des arabes et le sultan Hassan le Bienveillant règne sans que surgissent des troubles ni avec les gens du nord et les remous de la fin de l'empire de Charlemagne, Othon Ier est bien loin, ni avec les Byzantins qui rivalisent avec Rome. Hassan est un sultan pragmatique pourrait-on dire...

Mais il ne pouvait imaginer que ce cavalier qui montait lentement et quasi distraitemment vers ses propres murs serait à l'origine d'un tel changement.

Andrea chantait en vénitien, langue qui n'est certes pas étrangère à ce que deviendra l'italien mais n'en reste pas moins une langue assez spécifique. Il est brun de peau et noir de barbe mais ses yeux sont aussi bleus que le ciel.

Il a ces attributs des mâles du sud et des enfants du nord. Et il chante à tue-tête !

« Amore.... »

Il ne se soucie pas de qui peut l'entendre tout à la joie de chanter l'amour dans un décor qui l'enchante.

C'est en effet de la joie qu'il exprime. Pas de la tristesse, du regret d'être loin de chez lui, pas de nostalgie, pas d'évocation de son passé ou d'amours anciennes, seulement la joie d'être là à chevaucher lentement sous les murs du Sultan, dans le soleil couchant, devant la mer immense et la ville qui s'endort.

Il ne pouvait savoir qu'une fenêtre, disons plutôt une ouverture à colonnette très gracieuse et munie d'un voile épais, existait dans l'immense muraille qu'il longeait.

Or à cette fenêtre le voile fut brièvement écarté pour laisser apparaître un regard fardé et étonné. Un regard de femme.

Comprenait-elle ces mots de la chanson ?

« Amore... ».

Probablement pas mais il y a des intonations tellement plus explicites que les mots... Le voile retomba vite mais le chanteur vit ce mouvement de l'étoffe et comme il était aussi poète, il en inventa... Un conte ?

Il continua sa promenade vespérale plus haut afin de voir un peu la forme de ce palais. Ce n'était pas si innocent que cela car bien

que poète et chanteur, il était aussi diplomate et dûment mandaté par la Sérénissime pour prendre contact avec ce « sarrasin » appelé Hassan le bienveillant par certains, surtout ses amis et les habitants de Syracuse, et Hassan le fourbe par ceux du nord et ceux de Byzance tous très intéressés par ce port si actif.

Hassan n'était pas un homme que l'on contournait facilement. Son esprit était vif et sa science des relations humaines très acérée aussi. Ses ennemis lorsqu'ils s'entêtaient dans l'action virile de la contestation de son pouvoir cheminaient souvent de ses geôles à la lame du cimeterre de son bourreau.

Andrea, lui, parlait aussi bien le vénitien que l'arabe et de multiples dialectes apparentés. Il n'était pas diplomate pour rien...

Mais il préférait la musique et les chants, meilleurs langages à son esprit épris de joies simples et de la beauté que le monde offre si généreusement.

Le lendemain vers la même heure du jour, Andrea repassa en chantant par le même chemin et, comme cette fois il s'y attendait, regarda vers la fenêtre pour y surprendre, qui sait, l'apparition du jour précédent.

« Amore... ».

Il fut récompensé par un visage, par des yeux et même par un sourire timide.

Son âme, son cœur et tout ce qui était en lui s'émurent. Ce fut un amour total, définitif, incompréhensible.

Lui qui était coutumier des conquêtes féminines, qui avait un passé et une réputation d'amant éphémère même si toujours regretté, fut touché tout autrement par ce regard et ce sourire.

Il arrêta son cheval pour rester figé le visage tourné vers cette fenêtre...

Hassan avait remarqué que Jasmin s'était préparée ce jour-là pour être proche de cette fenêtre. Il avait entendu le chant et la belle voix d'Andrea.

Si Jasmin faisait partie de son harem, si elle était sa préférée, elle n'était pourtant pas sa favorite. Il y a dans les gynécées des hiérarchies que même un sultan doit respecter.

Et puis Jasmin était une vierge si fragile qu'il avait choisi de l'aimer par la parole et l'attention plutôt que par le corps et les caresses. Son regard à la fois doux et timide, ses paroles si justes et si aimantes avaient ravi son cœur et il craignait à présent ce chanteur.

Mais on ne pouvait en douter, Jasmin avait aimé ce chant et le chanteur aussi brusquement que lui Hassan l'avait aimée, elle. Cela l'inquiéta et le fâcha même.

Le lendemain, il avait envoyé quelques hommes de sa garde pour convaincre Andrea de passer son chemin et surtout ne pas chanter.

Ce jour-là, Jasmin attendit en vain et laissa même perler une larme que vit son seigneur.

Hassan en conçut une grande tristesse et une grande colère. Faire de la peine à Jasmin !

Il s'était renseigné sur ce vénitien et lui en voulait presque de n'avoir pas bravé son interdiction, lui laissant à lui seul toute la responsabilité de cette larme.

Mais le lendemain, Andrea passa outre...

« Amore... ».

Jasmin sourit, lui sourit alors que, caché, Hassan assistait à ce chaste échange entre deux âmes.

Il envoya à nouveau ses gardes et Andrea subit une correction sévère.

Mais il revint...

« Amore... ».

Puis, comme l'exigeait sa mission, il fit parvenir au sultan une lettre pour demander une entrevue.

Le sultan fut très embarrassé par cette demande qu'il lui était diplomatiquement fort difficile de refuser.

Il écrivit donc une lettre fixant une date et un lieu. Ce lieu n'était pas dans son propre palais mais dans sa maison de fonction dans Syracuse.

Le jour dit, Andrea s'annonça à l'entrée et le Sultan Hassan le reçut.

Ils s'installèrent agréablement et parlèrent d'échanges commerciaux, de bateaux, de ports, de redevances portuaires.

Les deux hommes s'apprécièrent très rapidement et en vinrent même à ne plus pouvoir penser à la version « chanteur » de l'un et « chef d'état » de l'autre.

Ils mangèrent et burent peut-être un peu trop mais se quittèrent grands amis.

De retour au palais, le Sultan enrageait sur lui-même d'être devenu l'ami d'Andréa et de l'apprécier presque autant que Jasmin, ce qui était un comble !

De son côté Andréa se demandait si son nouvel ami se résoudrait encore à le faire tabasser par ses gardes s'il s'aventurait à passer encore sous la fenêtre de celle pour qui désormais battait son cœur.

Une période d'accalmie s'installa pendant laquelle Andrea fit un rapide voyage aller et retour à Venise pour rendre compte au

palais des Doges des résultats de sa mission.

Il revint donc avec tous pouvoirs pour conclure les accords avantageux que le Sultan Hassan était prêt à accepter.

Pendant ce temps Hassan interrogeait Jasmin sur son goût pour une certaine voix.

-Allons Jasmin, lumière de mes jours, comment donc une simple voix et une silhouette entrevue peuvent-elles te troubler à ce point ?

-Seigneur, je ne sais, répondait invariablement Jasmin.

-Tu ne te plais pas ici ? lui demandait Hassan.

-Je suis parfaitement heureuse mon Seigneur, mais...

-Mais ? fit Hassan.

-Depuis que j'ai entendu cette voix dans une langue que je ne connais même pas, mon esprit est troublé... Serait-ce de l'amour mon Seigneur ?

-Qui pourrait le savoir ma toute belle et toute sage Jasmin, concluait sans conclure le Sultan contrarié.

-Alors je suis perdue, ajoutait Jasmin, car je ne suis plus bien nulle part.

Quand Andrea revint à Syracuse et qu'il eut conclu les accords au bas de divers parchemins, il demanda au Sultan :

-Seigneur, je suis embarrassé par une émotion irrépressible.

-Parlez mon cher Andrea, l'invita-t-il.

-Je suis tombé éperdument amoureux d'un visage à peine entrevu à une fenêtre de votre palais et mon âme se consume lentement...

-Votre âme ? Vraiment ?

-Vraiment. Non que je convoite ni la chair ni le corps qui est associé à ce regard, mais... Il y a ce regard, vous comprenez ?

-Oh combien, vous parlez là de la perle fine de mon écrin, ma

plus précieuse, celle dont j'aurais tant voulu garder l'exclusivité, non du corps, comme vous mon cher Andrea, mais de ce regard et aussi de cette douce voix comme du miel qui dit tant de choses sages...

-Oh mon Dieu ! soupira Andrea.

-Mais Allah y peut-il quelque chose, mon ami ?

-Nous ne sommes sans doute que les conséquences de Ses Desseins, non ? reprit Andrea.

-Alors ce n'est pas une divinité très sage de nous plonger ainsi dans des choix et des renoncements impossibles, fit Hassan.

-Que pensez-vous d'Allah Seigneur Hassan ?

-Sans doute la même chose que vous pensez de Dieu, Andrea...

-Oui, je suis de ce point de vue une proie pour le bûcher, fit Andrea.

-Et moi pour le pal ou l'exil, approuva Hassan.

-Qu'allons-nous devenir, vous, Jasmin et moi ainsi emmêlés dans un amour impossible.

-J'y ai réfléchi, continua le Sultan.

-Moi je n'ai rien trouvé d'utile, admit Andrea.

-Il est hors de question qu'un Sultan renonce à l'une de ses concubines. Je serais désavoué par mon peuple que j'aime même s'il est parfois un peu... simplet dirons-nous.

-Et moi, définitivement loin de Jasmin, je dépérirais sans doute... admit Andrea.

-Je vais donc répudier Jasmin aux yeux de tous et l'envoyer sur une île de la mer Egée, Délos, une île grecque dédiée aux dieux. Comme si je l'obligeais à expier quelque chose, fit Hassan.

-Mais elle ne mérite pas cela Seigneur ! s'indigna Andrea.

-Vous allez encore venir chanter sous sa fenêtre et je vous ferai battre et jeter pour un court laps de temps en prison, continua le Sultan.

-Mais...

-Attendez, il nous faut tous les trois être totalement intouchables par les ragots et les pensées si peu amènes de nos contemporains.

-Euh, expliquez-moi plus alors...

-Nos accords sont signés et je vous libérerai pour aller les rapporter à la Sérénissime malgré l'outrage que vous serez supposé m'avoir fait, Jasmin sera à Delos, et moi ici sourcilleux, viril et ayant fait justice.

-Mais ensuite ?

-Ensuite ? Mais mon cher Andrea, nous sommes des navigateurs, Delos n'est pas si loin, Jasmin habitera dans une très belle villa et vivra sans contrainte. Il nous reste à espérer qu'elle accueillera nos visites avec sympathie...

-Je chanterai dès que je verrai les côtes de l'île pour annoncer ma venue.

-Je lancerai des feux dans la nuit depuis mon navire pour concurrencer les étoiles, fit Hassan.

-Et qui sait... Nous nous retrouverons peut-être tous les trois à deviser d'art et de science sous la voûte céleste, prophétisa Andrea.

-Très bien fit le Sultan, passons donc à l'exécution de notre plan.

Personne ne connut jamais cette petite villa sur Delos, au milieu de ruines millénaires dédiées aux dieux grecs, personne ne se douta de l'amour impossible qui pourtant s'y tint, personne n'imagina que trois athées remplis d'amour s'y retrouvaient périodiquement, personne ne le sut car ils ne laissèrent après leurs vies, que des sentiments et pas la moindre trace que l'on pourrait souiller... Delos est réputée flottante... Une légende de plus bien sûr...

Amours impossibles

conte 3

Siméon et Arranguez

Arranguez est une petite bourgade espagnole qui n'a rien de commun avec Aranjuez près de Madrid. Ne cherchez pas sur une carte car vous ne la trouverez probablement pas.

Pourtant il y a un point commun, outre une homophonie évidente.
...Une musique...

Pour Aranjuez, c'est celle de Rodrigo et de son concerto : « Aranjuez mon amour » et pour Arranguez c'est cette même mélodie mais dans la tête de Siméon, un petit garçon.

L'histoire d'amour que je vais vous conter, cher Lecteur, est celle d'un homme et d'une petite ville. Cas particulier de ces amours entre les gens et les lieux.

Siméon accompagnait ses parents pendant les vacances d'été dans ce petit bourg, à peine une ville, Arranguez. Ils y trouvaient le calme, le soleil et une maison ou plutôt une villa agrémentée d'une pièce d'eau ombragée, d'un jardin et même d'une petite piscine.

Ce n'étaient que les contreforts des montagnes qui servaient d'assise à ce bourg. Les couchers de soleil y étaient magnifiques et Siméon dont l'esprit était très sensible à la beauté tomba « en amour » comme on dit pour ces lieux accueillants.

La région avait autrefois été conquise par les maures et tout y gardait trace de leur passage tant dans les tracés des rues, des places et des jardins que dans le style de la plupart des maisons et des constructions civiles comme les ponts et chaussées.

La maison de vacances était située en haut de l'épaulement sur

lequel Arranguez était juchée et un peu en retrait des murs qui l'entouraient.

Sans doute Siméon entendit-il dans son enfance le concerto pour Aranjuez grâce à un lecteur de ces media qui au cours de sa vie commencèrent par des disques en vinyle, continuèrent en bandes magnétiques, puis en « Disques Compacts » appelés CD et enfin en simple mémoires numériques ici ou là.

Mais son esprit sut tout de suite que c'était une voix, une voix qui s'adressait à lui.

Depuis l'enfance jusqu'à l'adolescence, il avait, à chaque fin de vacances, connu le déchirement de l'amant arraché à son amante.

Chaque fois que l'automobile familiale effectuait le dernier virage derrière lequel disparaîtrait Arranguez, la musique du concerto jouait à plein dans la tête du petit Siméon.

Il avait l'impression qu'Arranguez éprouvait la même douleur que lui alors qu'ils allaient être séparés pour une année entière.

Siméon connaissait tous les recoins de sa petite cité, la moindre ruelle, les parcs et les jardins où même un enfant comme lui pouvait sans danger promener des heures entières. Il y avait aussi de larges avenues comme si dans son histoire on avait cru qu'une nombreuse population allait venir habiter là.

Pourtant celle-ci demeurait peu dense, les commerces clairsemés et une unique grande surface avait tenté sa chance sans beaucoup de succès d'ailleurs.

Arranguez n'était ni une destination touristique, ni un centre économique en quoi que ce soit. Arranguez était... Arranguez et cela semblait lui suffire.

Siméon grandissait, devenait un beau jeune-homme et revenait chaque été avec un plaisir renouvelé.

Au cours de ses promenades il se mit à parler à Arranguez en

lui-même, à se livrer à des soliloques dans lesquels peu à peu se formait une sorte d'embryon de dialogue.

Il était convaincu qu'Arranguez lui répondait depuis toujours mais qu'il arrivait seulement depuis peu à l'entendre vraiment dans sa tête.

C'est ainsi que leur amour fleurit.

- Tu n'en a pas assez de cette balade ? demanda-t-elle.

- Non, je ne m'en lasse pas car elle passe tout près de l'arène de corrida, répondit-il. Je sors du grand jardin aux rosiers et au jasmins couvert d'orangers et vlan ! me voilà devant l'enceinte de l'arène. C'est... saisissant.

- Moui... fit Arranguez, mais tout de même ce grand mur juste après les méandres du parc... Moi je n'en suis pas si fière.

- J'imagine le temps où les corridas avaient lieu et où ce même mur était bordé d'échoppes où l'on vendait des rafraîchissements, des douceurs pour les enfants, des chapeaux en papier pour préserver le teint des dames...

- Ce temps-là est bien loin Siméon, tu ne l'as jamais connu...

- Mais toi si ! rétorqua-t-il.

- Et alors ? interrogea-t-elle.

- Alors toi tu as mémorisé tout cela et donc moi je le lis en toi, c'est tout...

- Parfois, tu m'effraies un peu Siméon.

- C'est à cause des contrastes que je peux lire si bien.

- Quel contrastes mon ami ? Il y en a tant !

- Des dimanches midi pleins de lumière et l'ombre du jardin sous les orangers d'abord, la lumière de l'habit d'or du toréador et l'ombre noire du taureau, même l'église en face avec son crépi blanc et son intérieur si sombre...

- Tu vois tout cela en moi ?

- Oh oui... Et tant d'autres choses.

Les tendres dialogues de la cité et de l'adolescent duraient ainsi des heures. Jusqu'à la fin déchirante des vacances et du retour.

Le temps passa. Siméon devint un homme, se maria et eut des enfants. Sa vie se déroula comme celle de beaucoup d'autres. Sans beaucoup d'événements remarquables.

Sa femme et ses enfants vinrent aussi à Arranguez mais ils préféraient les plages et les stations balnéaires de la côte plutôt que ce coin perdu qui se vidait peu à peu de sa population. Il arriva même que Siméon ne vint pas certaines années. Il en était comme dévasté. C'était un temps où les températures s'élevaient insensiblement chaque année et où le niveau des mers montait. Un temps où la planète faisait de la température. Même les jardins d'Arranguez périclitaient, séchaient. La pièce d'eau de la vieille villa aussi, la terre se craquelait de partout. Plus personne ne voulait vivre à Arranguez et Siméon en devenait l'un des rares habitants épisodiques.

Désormais, ils se racontaient le passé, les époques révolues, celles des émirs et des sultans, celles des nobles castillans, celles où les gens se promenaient encore, entretenaient leur cité, se parlaient, se mariaient, le temps où les enfants couraient dans les parcs et se poursuivaient dans l'ombre des ruelles.

Siméon écoutait Arranguez. Ils formaient désormais comme un vieux couple. Il venait seul pour des séjours variables.

Puis il fut retraité, sa femme mourut et ses enfants vécurent leur vie à eux. Siméon s'installa à demeure auprès de son amour, dans la vieille villa des vacances. Ce n'était pas le grand confort pour cette époque où tout était, comme on dit, connecté. Il avait

désormais des implants sous la peau tant pour communiquer avec sa famille que pour écouter les mélodies qu'il aimait.

Il restait tout juste assez de commerces pour survivre. Des commerces tenus par des vieillards.

Mais les maisons vides, les jardins et les parcs retournés à une vie sauvage sous la sécheresse permanente, les ruelles désertées, l'absence d'enfant, tout cela était bien mélancolique. Mais pas pour Siméon.

Alors vinrent des temps inattendus car la nature est tellement imprévisible à l'échelle d'une vie humaine...

Un immense nuage de poussières interstellaires presqu'imperceptibles fut traversé pendant des dizaine d'années par le soleil. Sa lumière désormais tamisée cessa de chauffer aussi fort une atmosphère chargée à outrance de gaz à effet de serre. Et quand on n'éclaire pas une serre à suffisance... elle refroidit. Les gaz se condensèrent, il y eu des pluies d'abord tellement acides et puis la neige et le froid vinrent. Des temps glaciaires.

Aujourd'hui Siméon a nonante ans et grelotte dans la villa tout près de l'âtre remis en service. Les montagnes avoisinantes sont couvertes de neige et de glace toute l'année. Il n'y a plus personne pour le ravitaillement en bois... Siméon sait qu'il va mourir. Mourir dans le commencement d'un âge glaciaire.

Arranguez aussi est devenue blanche sous les flocons et le gel persistant. Elle lui parle doucement car il l'entend de moins en moins.

Puis un jour Siméon sortit dans le patio, s'installa dans un fauteuil et, couvert d'une épaisse pelisse, décida de ne plus bouger. Ses cheveux étaient blancs, aussi blancs que les flocons qui tombaient et il s'endormit dans les bras d'Arranguez pour l'éternité.

Il était le dernier habitant, fidèle jusqu'au bout, elle était sa compagne de toujours qui s'éteignait en même temps.

Au dernier moment, il activa un implant qui fit une dernière fois résonner le concerto d'Aranjuez pour eux deux, seulement pour eux deux...

Amours impossibles

conte 4

Une feuille et une faine

Il y avait ce chêne et aussi ce hêtre, un peu distants l'un de l'autre mais, par grands vents, ils se frôlaient du bout des feuilles.

Quoi de plus frustrant lorsque l'amour naît.

Car oui, cher Lecteur, ces deux arbres étaient, comme on dit, « tombés en amour » !

Rien ne pouvait à aucun niveau de la biologie permettre une telle idylle. Et pourtant...

Peut-être se passaient-ils, aux niveaux souterrains des racines, des rapprochements dont nous autres les humains n'avons pas idée, peut-être étaient-ils plus proches l'un de l'autre que nous ne pouvons l'imaginer.

Que savons-nous de ce qui est invisible, un homme l'a perçu un jour en disant, en substance, à travers son Petit Prince : les choses importantes ne se voient qu'avec le cœur.

Il s'agit bien de cela ici, tout est dans le cœur, pas seulement de deux arbres mais aussi de ce cœur métaphorique que chaque chose vivante ou non possède.

Pardonnez-moi pour ce verbe : « possède », on peut penser que « produit » serait plus adéquat. Donc reprenons...

...Que chaque chose vivante ou non produit...

Ainsi ce chêne et ce hêtre se frôlaient dans l'air que nous partageons avec eux et se tenaient par la main dans la terre que nous rejoindrons tôt ou tard.

Le chêne était déjà centenaire et le hêtre était une « jeunesse » d'à peine trente ans.

Mais n'y voyez aucune allusion aux genres tels que nous, humains, les entendons.

Ils s'aimaient et cela doit suffire pour supporter votre pensée.
Merci, cher Lecteur, je sais que je vous demande beaucoup...

Donc ils se frôlaient...

Mais ils ne se contentaient pas de cela.

Sous la terre passaient des messages tantôt passionnés, tantôt teintés d'une grande tristesse.

L'amour est-il ainsi fait qu'il souffre de ce qui sépare plus qu'il ne se réjouit de ce qui réunit ?

Faut-il que l'amour soit ainsi toujours fait surtout de déchirements ?

Nullement.

Mais c'est long à apprendre. Très long.

Nos deux arbres avaient tout le temps car c'est le temps des arbres et non le nôtre. Leur sagesse remonte à très loin même si leur vie est, à l'échelle cosmique, aussi brève que la nôtre.

L'absence de déplacement doit probablement aider à cela. Nul ne le sait, même pas eux pour qui ce fait est naturel alors que nos mouvements sont pour eux de l'ordre des oiseaux et des insectes. A peine plus durables...

Il advint que, à l'occasion de l'un de ces « frôlements » si amoureux, une faine du hêtre, poussée par un vent favorable, tomba entre les racines du chêne.

Quel plus mauvais endroit ! La place était prise depuis au moins cent ans !

Mais l'automne était là et les feuilles du chêne, ainsi que celles du hêtre d'ailleurs, se mêlèrent dans leurs lentes et sinuées chutes vers le sol pour recouvrir cette faine-là.

Les pluies coulaient le long du tronc du chêne et donc aussi sur les feuilles qui recouvrèrent la faine et gardaient la terre humide et propice à cette petite graine de hêtre qui germa et s'enracina...

Ainsi peuvent parfois se raconter des amours impossibles.

Ce petit hêtre, loin d'être rejeté, prospéra et mêla ses racines avec ceux qui s'aimaient tant.

Sans doute, cher Lecteur, promeneur distrait, sans doute n'avez-vous pas souvent ou pas du tout remarqué que parfois, entre les racines d'un chêne pousse un hêtre. Que son écorce striée et rugueuse protège celle, lisse et unie, d'un plus jeune hêtre.

Dites-vous que vous voyez là une histoire d'amour comme les humains ne peuvent pas l'imaginer.

Dites-vous que l'amour n'est certes pas limité à ce que vous pouvez en concevoir.

Dites-vous... Dites-vous... Oh, dites-vous des choses tendres et impossibles...

C'est tout le bien que je vous souhaite.

Amours impossibles

conte 5

L'oeil et le miroir

On dit parfois que l'oeil, ou le regard, est le miroir de l'âme. Ici il s'agissait bien sûr de deux yeux et donc plutôt d'un regard, et ce regard appartenait à un visage et ce dernier à une personne qui était jolie et aussi coquette.

Le conte qui suit ne la concerne d'ailleurs que de manière lointaine même si son concours y est indispensable.

Donc, la coquetterie entraîne un rapport assez intense au miroir. Nul ne l'ignore... C'est en conséquence suite à cela qu'une relation de plus en plus forte se créa entre ce regard et un miroir particulier.

Entendons-nous : la coquette personne dont il est tout de même question, avait une préférence pour un miroir entre tous. Même si toutes les surfaces suffisamment réfléchissantes lui donnaient l'occasion de s'y mirer, d'y vérifier l'adéquation de son minois avec l'idée qu'elle s'en faisait, de contrôler l'apparition de la moindre anomalie.

Il n'empêche, il y avait un maître-miroir !

Ce miroir-là, dans sa chambre, lui aussi était constitué d'une surface que d'aucun aurait jugée uniforme. Et elle l'était, du moins en ce qui concerne son pouvoir de réflexion.

Mais, et c'est une chose peu connue, il peut y avoir des zones très souvent sollicitées et d'assez près qui gardent une sorte de mémoire ou à tout le moins de trace de ce qu'elles ont réfléchi.

Ainsi en allait-il de la portion de miroir où se reflétait le regard et donc les yeux, les paupières, les cils et les sourcils de la belle. Car pour les bien regarder, pour les bien soigner et farder, il

faut toujours se rapprocher. A moins d'avoir un miroir spécial à pouvoir grossissant ce qui n'était pas le cas.

C'est ainsi qu'à l'insu de sa propriétaire, ce regard s'éprit non pas de lui-même ou de son image mais bien de cette petite portion de miroir qui renvoyait son image.

-Comme tu es lisse et sans défaut mon gentil miroir, disait le regard.

-C'est tout naturel ! répondait-il.

-Chaque jour, toujours prêt à me donner sans mentir mon reflet, continuait le regard.

-Avec le plus grand plaisir chère amie, lui rétorquait-il.

Mais le temps passait et le plaisir des uns n'est pas toujours celui des autres.

La jolie coquette commença à se trouver de toutes petites rides et entama une guerre sans merci à ces marques pourtant normales de l'âge.

D'innombrables produits cosmétiques se mirent à s'ajouter aux anciens non plus dans le seul but de farder élégamment mais de cacher les outrages du temps.

Pourtant certaines rides sont plutôt les bienvenues quand elles marquent le passé d'un visage qui sourit beaucoup par exemple.

Inutile de le préciser, c'est toujours le temps qui gagne ce genre de bataille perdue d'avance.

Le regard, lui, gardait une faiblesse tendre pour sa portion si particulière de miroir et celui-ci faisait contre mauvaise fortune bon coeur car il ne pouvait tricher mais seulement marquer une fidélité sans faille malgré le piqueté qui lui aussi l'envahissait lentement.

-Ah ma chère, que ces ridules vous vont bien ! se plaisait-il à lui dire. Comme votre regard sourit encore même quand vous êtes sérieuse.

-Mon cher miroir, heureusement ma vue baisse peu à peu et cela fait mieux pour ma maîtresse que les crèmes les plus coûteuses. Pour moi, vos reflets restent mes préférés même avec ces petits points de beauté qui viennent vous recouvrir peu à peu.

Mais un jour, l'ancienne jolie coquette chaussa ses lunettes toute neuves et se regarda. Elle fronça les sourcils, son regard se gélifia littéralement et d'un geste brusque et fatal, elle empoigna un flacon de parfum et le lança dans son miroir.

-Je ne veux plus me voir comme cela ! s'écria-t-elle.

Notre ami le miroir se brisa en mille morceaux et la coquette déchue pleura à chaudes larmes.

Mais la portion de miroir brisé sur laquelle une larme tomba directement en provenance de son oeil, fut celle qui aimait encore et toujours ces yeux et ce regard.

Alors, elle prit ce petit morceau de miroir, le mit dans une pochette et désormais n'utilisa plus que lui et n'observa plus que ses propres yeux si beaux et si tendres.

Eh oui ! Même les anciennes coquettes peuvent accéder à une forme de sagesse et de bonheur apaisé.

Nos deux amants, le regard et le morceau de miroir purent ainsi encore s'aimer longtemps...

Amours impossibles

conte 6

L'étang et le sentier

C'était plus qu'un étang par la superficie, mais c'en était un par son fond fait de vase. Il était grand, au moins cinq cents mètres de long et large de cinquante. Enfin, ce sont les dimensions qui m'apparaissaient à moi, promeneur, et aussi, faut-il le dire, admirateur de ce magnifique plan d'eau.

Les cygnes, les hérons, des oies étrangement colorées, des canards, des poules d'eau et bien sûr aussi des rats, des corneilles et j'en passe, peuplaient sa surface et ses profondeurs.

De grandes carpes y nageaient sans doute également mais je n'en était pas certain car aussi bien à l'entrée qu'à la sortie, un ruisseau alimentait ce lac et aucune grille ne le limitait.

Une petite île vers l'une des extrémités, permettaient des pontes et des couvées. Les lieux étaient prolifiques et bien soignés par les humains. Une fois n'est pas coutume.

Autour de ce je conviendrai d'appeler le lac, il y a une bordure herbeuse plantée ici et là de beau arbres assez anciens et donc... penchés sur l'onde et « s'y mirant » dirait le poète. En fait, ces arbres s'accrochaient au coteau et y prolongeaient des racines stabilisatrices. De temps à autres, lors d'une tempête, l'un ou l'autre s'abattait.

Au-delà de cette bordure verte se trouvait un chemin, un sentier, enfin un parcourt qui au cours du temps fut tantôt de terre battue et assez inégal ou alors recouvert de graviers et au moment où je vous en parle, cher Lecteur, carrément macadamisé !

Mais les racines brisaient ce revêtement un peu partout de moult crevasses dans leur lent travail d'accrochage.

Ce « sentier » qui faisait tout de même ses trois mètres de large entourait complètement le lac.

C'est là que se situa une autre de ces aventures amoureuses impossibles.

Le sentier tomba amoureux du lac qu'il tenait en lui et le lac en vint à être prise d'un tendre sentiment pour ce fougueux compagnon.

C'est le sentier qui d'abord s'émerveilla des reflets sur la surface de son amie. Elle ignorait encore à ce moment être sujette à ce sentiment.

Il faut dire qu'il voyait la surface liquide comme aucun d'entre nous ne pourrait la voir. Il encerclait littéralement le lac et donc le moindre événement prenait des allures d'œuvre d'art.

Imaginez que vous puissiez voir un simple rond dans l'eau à partir de points de vues qui couvrent les 360° mais à des distances différentes... Bien sûr, vous ne pourriez pas, cher Lecteur, mais lui, le sentier, il pouvait.

Dites-vous alors qu'une poule d'eau qui en fuit une autre, un envol de cygnes, un atterrissage de canards, étaient des spectacles à couper le souffle. Surtout pour ce sentier manifestement « en amour » pour ce lac.

Il y avait quelque chose de triste dans ce sentiment car pendant longtemps, il ne put s'exprimer ni être payé de retour. Encore un amour impossible...

Le sentier ne pouvait même pas se voir dans les reflets de son aimée car la surface toujours plus basse que lui, ne renvoyait pas son image.

Il n'y avait que deux endroits où une communication réciproque

pouvait prendre place. Et elle mit une éternité à s'établir. Un peu comme ces personnes qui ne savent pas se parler, non pas qu'ils n'en ont pas envie mais parce qu'elles ne trouvent ni la manière ni le bon code... Et puis, un jour...

Aux deux bouts du lac, il y avait un pont qui enjambait le ruisseau d'alimentation. L'un à l'entrée après un joli amoncellement de rocs et de plantes d'eau, l'autre à la sortie avant un tunnel. Le sentier, bien entendu passait sur ces deux ponts .

C'est donc en ces deux endroits que le lac prit conscience de ce sentier, même si le doute d'un tel ami l'avait effleuré car les gens, les promeneurs, les ouvriers d'entretien, les sportifs semblaient toujours suivre une piste stable et suggéraient donc l'existence du sentier.

Mais les ponts étaient faits de planches et comportaient des espaces à travers lesquels le lac et le sentier purent enfin se voir mais surtout se parler.

Bien sûr nous ne savons rien de ce qu'ils se sont dits et se disent encore nuit et jour. Il y a les roucoulements de l'eau, les évaporations, les effluves divers et aussi les craquements des planches des ponts, les bruissements de feuilles mortes, les légers sifflements du vent dans sa structure.

C'est ainsi, cher Lecteur, que ces deux-là se content fleurette.

Je ne peux m'empêcher à chaque fois que je passe de « tendre l'oreille ».

J'entends mais ne fait que me douter qu'ils ont tous deux une chose qu'on peut sans doute appeler une « oreille tendre ».

Amours impossibles

conte 7

L'âtre et le sapin de Noël

Il est difficile de décider qui de l'âtre ou du sapin de Noël est « il » ou « elle ».

Le premier est le lieu où se consument des bûches et où flamboient des lumières erratiques et sûrement enchantées.

Le second est décoré de boules multicolores, de ces pendentifs qui figurent toute une ménagerie de l'imaginaire, de guirlandes brillantes, de reflets...

Comment dire qui est « il » et qui est « elle ».

Pour cette histoire-ci et pour elle seulement, nous conviendrons, cher Lecteur, que l'âtre est « il » et que le sapin décoré est « elle ». N'y voyez aucun préjugé ni ostracisme, c'est comme cela que le conte fonctionnera cette fois.

Même si, et c'est tout à fait légitime, il pouvait aussi s'agir de « il » et « il » ou aussi de « elle » et « elle » !

Mais il s'agit d'une histoire d'amour et en plus d'amour impossible. Alors... J'ai choisi et c'est mon droit finalement !

Noël était passé de quelques jours seulement et nous étions au milieu de ce gué qui sépare la nativité du nouvel an. Dans cette maison de campagne, il y avait un sapin richement décoré et aussi un âtre dans une même pièce salon et salle à manger et de part et d'autre d'une porte. Le sapin côté salle à manger et l'âtre côté salon.

Il n'y avait pas si longtemps que nos deux soupirants pouvaient soupirer... Mais cela faisait maintenant deux bonnes semaines

qu'elle avait découvert l'âtre à trois pas d'elle et qu'elle avait succombé à son charme chaleureux même si ses ondes de chaleur avaient tendance à la faire sécher un peu plus vite.

Lui aussi malgré son caractère tantôt rayonnant tantôt sombre et cendreux, il n'avait pu manquer cette apparition brillante et multicolore.

Très vite, ils se firent des compliments et aussi des confidences. L'amour naissait et vous savez comme moi, cher Lecteur, qu'il est impossible et en plus voué à n'être que de courte durée. Enfin... a priori...

L'âtre s'exprimait de manière lumineuse, odorante et aussi sonore. Nous avons tous vu, senti et entendu un bon feu de bois dans un âtre et nous n'avons donc aucun doute là-dessus.

Mais ses mots à elle étaient plus discrets, faits de brefs scintillements, de légers tintements de boules de verre, de frissons de guirlandes.

Il était plutôt dans le mode grave et elle dans le mode aigu.

-Je n'avais pas encore vu un tel ensemble de couleurs ! Ma parole que vous êtes élégante !

-Oh, vous vous moquez ! Je suis sûre que chaque année une de mes semblables orne cette pièce.

-Oui, mais les décors ne sont jamais deux fois assemblés de la même manière, aucune de vos pareilles n'était pareille à vous ma chère, fit-il avec une flamme particulièrement réussie.

Vous aurez deviné que l'amour le rendait un peu flagorneur. Mais elle aussi eut son moment de coquetterie.

-Oh Monsieur ! Vous me flattez ! Et pourtant, quelle prestance est la vôtre ! minauda-t-elle.

-Je vois mes propres flammes se refléter dans vos décors,

devrais-je dire... dans vos yeux ? fit-il un rien poète.

-Vous avez de ces arpèges ignés, de ces braises aux rougeoiements si éloquents, de ces flammèches un peu folles ! lança-t-elle avec une certaine envolée lyrique, elle aussi.

Ainsi leurs échanges et leur amour grandit. Il n'était fait que d'élans poétiques, de messages sucrés et de tendresse admirative.

Avec le temps, qu'il s'agisse de nous ou de feux de bois voire même et certainement de sapin coupé, il y a un inéluctable dessèchement qui advient tôt ou tard...

Car, oui, nous vieillissons cher Lecteur, nous mourons ainsi que le feu dans l'âtre, ainsi que le sapin dans ses décors.

Les uns perdent leurs cheveux, les autres s'éteignent ou perdent leurs épines. C'est dans l'ordre des choses...

Mais nos deux amants ici évoqués eurent une fin très heureuse finalement car une fois dégarnie, une fois redevenue un sapin nu et sec que plus rien n'ornait, alors que son ami était retourné à des cendres froides, il y eu ce dernier embrasement car on fit brûler les restes coupés menus de notre belle dans l'âtre qui pour l'occasion renaquit de ses cendres.

Quelle flambée !

Je vous souhaite, cher Lecteur, de vivre pareil moment à la toute fin.

Et je vous souhaite de vivre autant d'amours impossibles que possibles...